

ALAIN WILLAUME

LE SILENCE DES PÉNOMBRES

Par Nicolas Bézard ~ Photo : Alain Willaume

EN MARGE DE SA SÉRIE *ÉCHOS DE LA POUSSIÈRE ET DE LA FRACTURATION* MISE À L'HONNEUR PAR LA BIENNALE DE LA PHOTOGRAPHIE DE MULHOUSE, ALAIN WILLAUME, PHOTOGRAPHE DES EXTRÉMITÉS DU MONDE, MÉDITE AVEC NOUS SUR LES FONDEMENTS DE SA PHOTOGRAPHIE ET LES TURBULENCES D'UNE ÉPOQUE TROUBLÉE.

This is The End: ce sentiment affleure dans vos images. La fin est partout, qu'elle soit géographique, nous transportant là où finit le monde, ou temporelle, puisque vous photographiez des lieux et des personnes fragilisés, sous la menace d'une disparition. Pour vous qui parcourez la surface du globe depuis plus de quarante ans, la fin du monde telle que nous l'avons connu est-elle inéluctable ?

Ça y ressemble diablement s'il est vrai qu'une fin, ou à tout le moins un ébranlement majeur, se déroule en ce moment même sous nos yeux, avec le surgissement d'un virus qui a mis en mars dernier le monde à l'arrêt et qui continue à en bouleverser les fondements. Pour l'heure, on fait tous comme si le désastre planétaire était sous contrôle, mais les failles de ce gigantesque raté collectif apparaissent de plus en plus au grand jour et le virus est toujours là. L'espèce nuisible que nous sommes devenus se heurte à une réaction violente de la nature que nous bafouons sans vergogne. Outre le funèbre décompte médical quotidien, ce qui est vécu par certains comme un « châtiment » a pris un tour cruellement ironique pour nos sociétés narcissiques occidentales : le masque, s'il nous protège, impose aussi l'effacement du visage. Il affecte notre « lisibilité » et dissimule

notre vulnérabilité, c'est-à-dire précisément ce qui selon Levinas est au fondement du rapport entre les hommes. En nous amputant partiellement de nos visages et en nous forçant à distendre nos relations sociales et affectives pour (peut-être) survivre, le virus nous fait entrer dans l'ère de la défaite : notre supposée invincibilité civilisationnelle – *too big to fail* – littéralement « perdu la face » et les conséquences de ce changement de paradigme sont incalculables. Si mon livre *Coordonnées 72/18*, qui rassemble quelques-uns des « masqués » que j'ai commencé à collecter dès 1985, a pu être qualifié de dystopie, il apparaît, à peine un an plus tard, beaucoup moins fictionnel dans ce monde d'*après* : nous passons désormais au large de nos semblables, devenus presque aussi suspects que les « pauvres » ; la notion de voyage, une des clés de voûte de notre sentiment de liberté et de conquête, s'est complètement rabougrie ; le concept sacré de « projet d'avenir » s'est dissous dans une incertitude malsaine, la consistance même du temps, de la durée, est devenue gluante... Et la liste des dégâts collatéraux est loin d'être close.

Dernier détail, mais révélateur : l'un des titres que j'avais proposé fin 2018 à Xavier Barral pour le livre (et qu'il avait refusé) était « L'arrêt du monde » !

L'image qui traduit peut-être le mieux cette idée de fin est celle des chutes du Niagara et de la minuscule silhouette qui se tient au bord du vide. Pouvez-vous nous parler de cette image – et de ce personnage que vous avez rajouté « numériquement » ? Retouchez-vous souvent vos photographies ?

C'est une histoire à rebondissements... L'espèce de planche qui émerge de la chute d'eau m'a fascinée lorsque je l'ai remarquée. Ce petit rectangle noir accentuait l'extraordinaire puissance hypnotique, le pouvoir d'aspiration du site. Il semblait si incongru, aussi facile à effacer qu'une vulgaire poussière sur le fichier... Je me souviens qu'au cœur du fracas des chutes d'eau dont j'étais environné au moment de la prise de vue, ça avait réveillé ma fascination pour les extrémités du monde.

Et ça a aussi ravivé le souvenir du personnage d'une peinture-icône qui m'accompagne partout depuis 1986, quand je l'ai achetée, à peine sèche, à Bernard Quesniaux. Intitulée *Sous la cape*, c'est une toile assez grande, semblable à une peau tannée clouée au mur. Sur un fond terreux indéfini, une silhouette noire et solitaire, à la matérialité incertaine, semble comme en déséquilibre. On ne sait si l'homme est écrasé par l'immense cape noire qui flotte au-dessus de lui ou si, grâce à elle, il va décoller et s'arracher au vide qui l'environne. L'énigme de cette œuvre chemine en moi depuis toutes ces années, et ce faux plongeur apparu soudain au bord du gouffre m'a irrésistiblement donné envie de faire naître un compagnon de chute ou d'envol à l'homme à la cape.

Quant à la question de la retouche, je pense que la réalisation d'une photo est déterminée par plusieurs paramètres – selon un dosage variable : le réel, le songe, le hasard et la technique.

Il y a une grande diversité d'approches et de techniques dans votre photographie : argentique, numérique, noir et blanc, couleur, images granuleuses, tantôt contrastées, tantôt plus douces... Y a-t-il un outil qui correspondrait mieux qu'un autre à votre vision ?

Mon rapport à la technique est très conflictuel et je la traite avec un dédain coupable ; j'ai d'ailleurs une véritable phobie des modes d'emploi ! C'est le sujet seul qui dicte le *choix des armes* et impose sa technique particulière. Je n'ai aucun tabou et ne m'interdis aucune expérimentation ; pas d'a priori, ni de critères de qualité, ni même, au-delà de mes obsessions récurrentes, de sujet de prédilection. Je suis toujours prêt à tout essayer. Ce non-processus m'a longtemps joué des tours : je n'étais réductible à aucun étiquetage, à aucun genre ni style particulier et, jusqu'à ce que Tendance Floue me propose de

rejoindre le collectif, j'ai longtemps erré à l'écart des courants, cherchant seul (et souvent à tâtons) comment mettre en images mon approche du monde. Pour les outils, pas de fétichisme ; j'opte pour telle pratique ou tel appareil en fonction du sujet et des conditions de prise de vue et je suis heureux que les développements technologiques aient tant élargi le champ des possibles.

Vos photographies disent quelque chose de brûlant, d'actuel et de sensible sur l'état de notre monde. Elles prennent même un temps d'avance sur l'actualité, en anticipant des événements à venir : je pense à votre série *L'empire du dessous*, réalisée en 2015 pendant qu'un Coronavirus MERS sévissait en Corée, et dont les portraits de visages masqués résonnent de manière troublante avec la situation actuelle. Le bon photographe est-il un visionnaire ?

C'est quelqu'un qui est dans un rapport critique avec son temps, qui pose des questions et fait voir l'interférence entre réel et irréel. C'est quelqu'un qui doute, mais aussi qui s'engage. La vision du photographe est par nature puissante (elle s'impose), et les informations portées par une image sont par essence incertaines (l'imaginaire de chacun intervient dans la lecture qu'il en fait) : il est donc crucial que le photographe soit digne de confiance. Mon intérêt pour le masque est ancien : il m'a d'abord permis dans les années 1980 de m'approcher de l'art du portrait, quand ma timidité me tenait plutôt éloigné de mes semblables (quelqu'un de masqué se laisse plus aisément photographier car il sait justement qu'il est méconnaissable). Puis il est devenu au fil du temps un élément récurrent de mon vocabulaire pour signifier simultanément notre vulnérabilité et notre violence⁽¹⁾.

— Au sujet de la lumière, je dirais que le soleil m'aveugle, photographiquement parlant. —

Entretien réalisé le 29.07





Alain Willaume, *Chutes du Niagara* 2003. Courtesy Alain Willaume / Tendance Floue

Ce qui ressort de votre série *Échos de la poussière et de la fracturation*, au-delà de cette réalité qu'elle rend sensible – l'extraction planifiée du gaz de schiste dans une région sauvage d'Afrique du Sud – c'est leur puissance d'imaginaire. Cette facilité qu'elles ont à dire un réel, et en même temps de nous transporter dans un univers de fiction à la *Mad Max*, où désert, déglingue et technologie cohabitent. De nous mettre en présence de visions métaphoriques assez irrésistibles, telle cette croix chrétienne qui dans le reflet d'un bassin se transforme en flamme. Vos images font resurgir le souvenir d'autres images. Un chapelet de bâtiments coiffés de coupôles évoque une base martienne dans un film de S-F. Un homme en vêtement de ville, les bras en croix au milieu de l'étendue désertique, renvoie à l'errance de Travis, au début de *Paris, Texas*. Une femme vue de dos, un jeune garçon pensif engoncé dans une épaisse chemise à carreau, et ce sont les films de John Ford ou les photographies de la Farm Security Administration qui viennent en tête. La douceur de vos gris est proche de celle d'*Au fil du temps* de Wim Wenders, qui regardait alors son Allemagne natale comme s'il s'agissait de l'Amérique de Walker Evans – le film est par ailleurs une autre histoire de limite, de frontière et de fin d'un territoire. Qui sont les artistes qui vous ont donné l'envie de faire des images ?

Bien que j'aie commencé très tôt à faire des photos, il m'a fallu du temps pour construire ma culture photographique et c'est surtout la musique – Soft Machine III et Robert Wyatt, Nico, Robert Ashley, Brian Eno et Jon Hassell, Michael Mantler, Meredith Monk... – qui m'a d'abord transmis le virus de la mélancolie et de la fréquentation des mondes invisibles. Ensuite, ce sont les premiers films de Garrel (*La Cicatrice intérieure*), de Wenders (*L'État des choses* surtout, mais aussi, oui, *Au fil du temps* et *Paris, Texas*) puis *Providence* d'Alain Resnais – avec sa sublime musique composée par Miklós Rózsa – qui ont élargi mon territoire d'images, bientôt rejoints dans mon panthéon par Henri Michaux et Francis Bacon. Mais *L'Imprudence*, un des derniers albums de Bashung, est toujours en tête de ma playlist... Ces artistes ont nourri mes images. Quant à la photographie, des modèles, des maîtres, je n'en ai jamais vraiment eu car j'aime et j'admire une infinité de photographes. Et en fait, je crois qu'avant tout c'est la puissance de la photographie elle-même que j'aime passionnément. S'il fallait néanmoins citer deux œuvres contemporaines liées à l'image, je choisirais *Highway Wreck* de David Claerbout, pour l'extraordinaire vertige spatio-temporel qu'il ouvre au sein d'une photographie, et *The Castle* de Richard Mosse, véritable *Guernica* du début du XXI^e siècle.

Dans votre livre *Bords du gouffre*, il y a ces mots de votre compagnon de lettres Gérard Haller qui ont inspiré le titre de l'exposition collective à laquelle vous prenez part au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse : « C'est dans le noir. Ils regardent. On les voit mal d'abord, on a du mal à les discerner – et peut-être ont-ils peur, eux-mêmes, de s'avancer au bord de ce noir tout autour qui paraît les cerner. » Vous avouez un penchant pour les lumières difficiles, charbonneuses ou ténues, que par instinct la plupart des photographes préfèrent éviter. Voit-on mieux dans la pénombre ?

Depuis notre rencontre en 1989, la clairvoyance de la poésie de Gérard Haller est telle que je ne sais jamais si ce sont mes images qui la portent ou si ce sont ses mots qui ont généré mes images... C'est une rencontre rare. Et je suis très heureux (et fier) qu'Anne Immelé ait choisi quelques-uns de ses mots pour titrer cette exposition. Au sujet de la lumière, je dirais que le soleil m'aveugle, photographiquement parlant. Il brouille ma boussole mentale et dessèche ma vision. Il montre trop de choses. Je lui préfère le silence des pénombres, qui tient à distance le commun des mortels et fore un trou dans le réel par lequel s'échapper. Peut alors se déployer le théâtre d'opération des énigmes, des paraboles, des questions. Peut s'ouvrir un vide dans le monde des vivants, où résonnent les échos du non-dit et se font entendre, malgré les leurres assourdissants de l'actualité, le murmure de menaces plus profondes, les liens secrets entre les hommes et les paysages, et bien des voies d'échappées offertes par le vent.

On a le sentiment qu'avec ce livre intitulé *Coordonnées 72/18*, vos images, fruit de plusieurs décennies de voyages, ont trouvé leur ordre et leur matérialisation idéale, en parfaite adéquation avec le fond d'humanité qu'elles renferment. C'est un jalon, un passage important dans votre vie de photographe. Vers où ou vers quoi vous projetez-vous désormais ?

Par la grâce de Xavier Barral⁽²⁾ et de Corinne App⁽³⁾, j'ai été libéré de l'énorme charge qui s'était accumulée sur mes épaules et j'ai pu en effet franchir un dangereux goulet d'étranglement. Mon regret, immense, est d'avoir perdu Xavier, brutalement décédé à peine le livre publié. J'aurais voulu partager avec lui le monde d'après ce livre.

Depuis, j'ai repris ma route de photographe, désormais empoisonnée par la COVID-19. Malgré les entraves à la liberté de circuler que je ressens durement, j'ai recommencé à photographier, y compris sous la mer, rencontré de nouveaux interlocuteurs avec qui dialoguer et je persiste

à ouvrir d'autres boîtes de Pandore (archives ou disques durs oubliés, débris visuels de toutes sortes)... Bref, je continue de naviguer à vue. Et d'autres projets collectifs passionnants avec Tendance Floue sont en cours d'élaboration.

Mon désir à plus long terme serait de pouvoir redéployer tous ces matériaux sous la forme d'un grand espace d'exposition, un peu dans l'esprit des trains fantômes que j'aimais parcourir adolescent, sorte de *cloud* métaphysique et sensoriel, sonore, littéraire et visuel... Mais le temps des rêves reviendra-t-il ?

⁽¹⁾ Pour notre culture occidentale, le masque chirurgical est aujourd'hui vécu comme une marque d'infamie : nous nous voyons comme des vaincus et cela nous défait. Même Trump, pathologique « invulnérable », a dû se résoudre, le 12 juillet 2020, à apparaître publiquement avec un masque, quatre mois après le début de la pandémie ! « *En France, où l'hystérie antimusulmane a fait du voile le signe cryptique de la haine de la République, et a conduit à l'interdiction de cacher son visage dans l'espace public (LOI n° 2010-1192 du 11 octobre 2010), ce soudain renversement de paradigme a des allures de bonnet d'âne. Mais le choix du niqab ou de la burqa comme des allégories de la dissimulation renvoie bel et bien à la disparition des signes de l'identité et de l'expressivité, que le masque occulte lui aussi.* » (André Gunthert, Blog L'image sociale, 20 mai 2020) Et il semble qu'on ne débâte même plus sur les dangers de la reconnaissance faciale en Chine ou ailleurs, faute de visages à pouvoir reconnaître.

⁽²⁾ l'éditeur.

⁽³⁾ la graphiste.

— **CE NOIR TOUT AUTOUR QUI PARAÎT NOUS CERNER,**

exposition collective jusqu'au 10 janvier 2021 au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse dans le cadre de la Biennale de la Photographie de Mulhouse

*www.biennale-photo-mulhouse.com
(voir aussi le hors-série N°21 de Novo,
www.novomag.fr)*

— **COORDONNÉES 72/18,**

Alain Willaume, David Chandler, Gérard Haller, éd. Xavier Barral

— **COORDONNÉES 72/18,**

*exposition du 6 novembre au 19 décembre à la galerie La pierre large, à Strasbourg
www.galerielapierrelarge.fr*